

Québec français



Nouveautés

Number 44, December 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (44), 8–19.

ROMANS

le déluge blanc

Normand ROUSSEAU

Leméac, Montréal, 1981, 215 p. (12,95 \$)

La singularité constitue une grande part de l'originalité du dernier roman de Normand Rousseau, son cinquième, *le Déluge blanc*. Professeur de paléontologie, Orval Bélanger, depuis le départ soudain de sa femme Thérèse, après quatorze ans de « bonheur conjugal » (!), vit « une sorte de cauchemar éveillé et il se [voit] évoluer dans ce cauchemar comme étranger à lui-même » (p. 201). Cette rupture brutale — on apprend à la fin du roman qu'il a tué sa femme — a provoqué un violent choc dans son esprit, dont on peut suivre, au fil du temps qui s'effiloche sans attaches avec le réel, l'irréversible transformation qui le conduira au seuil puis au-delà de la folie. Conduit à la Hitchcock, le drame, qui se déroule comme un kaléidoscope de 45 « séquences », sert de reconstitution, dans le double registre du souvenir et du rêve, à la cohabitation difficile du couple, aux amours secrètes des deux conjoints, à leurs fantasmes irrésolus, à la vie professionnelle d'Orval. Cette reconstruction du réel, accompagnée des agressions de plus en plus fréquentes et audacieuses d'un rat, atteint non seulement la maison désertée mais sa raison chancelante, en proie à des hallucinations de minute en minute plus incohérentes et invraisemblables. Au-dehors, une tempête de neige effroyable, véritable déluge blanc, et tout à fait inattendue (le 29 avril !), monte à l'assaut de la maison, devenue en quelque sorte, pour Orval, l'arche de Noé de la fin du monde.

Le traitement exceptionnel du temps (« Depuis que Thérèse était partie, il n'avait pas changé la date du calendrier », p. 152) contribue à créer un suspense qui crispe les nerfs du protagoniste (« Le temps s'était étiré dans l'esprit d'Orval et chaque minute devenait une nuit ou un jour », p. 152) et ceux du lecteur. À cela s'ajoute une fermeté d'écriture qui ne s'est pas démentie depuis *la Tourbière*, en même temps que Normand Rousseau se construit un univers sis aux confins de la marginalité. Certes, une œuvre attachante dont il faudra suivre le déroulement et le progrès.

[Gilles DORION]

La dame qui avait des chaînes aux chevilles

Roch CARRIER

Stanké, Montréal, 1981, 153 p.

Quinzième œuvre de Roch Carrier, *la Dame qui avait des chaînes aux chevilles*, marque les vingt-cinq ans d'écriture d'un auteur qui n'a pas fini de nous étonner et de nous charmer. L'action se déroule au milieu du XIX^e siècle du côté d'Etchemin, une région inhabitée avant l'arrivée de Victor, cet ancien militaire séduisant, qui a décidé en prenant femme, de prendre possession d'un coin de territoire et de l'arracher à la forêt, tels les Jean Rivard ou les Samuel Chapdelaine. Mais il paiera cher sa trop grande témérité, un peu comme le François Paradis de Louis Hémon. S'il ne s'égare pas en forêt, il n'en signe pas moins son arrêt de mort pour avoir perdu, au cours d'une formidable tempête admirablement bien décrite par le narrateur, le nouveau-né que sa femme Virginie lui a confié, incapable de porter plus longtemps le fruit de sa chair devenu trop lourd dans cette neige qui la retient prisonnière. Cette négligence criminelle ne doit pas demeurer impunie. Blessée dans sa chair de femme, Virginie n'a plus que le désir de tuer cet homme à qui elle voue maintenant une haine implacable : par le silence, d'abord, qu'elle garde en présence de l'autre devenu trop bavard pour tenter de faire oublier sa faute, puis par le poison mortel, comme l'héroïne de la légende si souvent entendue, cette femme qui avait des chaînes aux chevilles et dont elle deviendra le double.

Roman inspiré par l'histoire plutôt que roman historique, *la Dame qui avait des chaînes aux chevilles* reconstitue d'une façon vraisemblable la difficile prise de possession du pays dans laquelle Carrier privilégie le rôle toujours oublié de la femme, épouse et mère, résignée, écrasée, enchaînée par l'omniprésence de la religion et prisonnière de sa maternité. Virginie n'est-elle pas livrée enceinte à la justice par des moines établis sur le lot voisin de celui de son mari ?

La Dame qui avait des chaînes aux chevilles ne déçoit pas, malgré son dénouement inattendu, et révèle le talent incontestable de Carrier qui sait conduire une intrigue dans une langue à la fois réaliste et poétique. Voilà un roman à lire qui se situe dans la lignée de *Maria Chapdelaine* et de *Louise Genest*.

[Aurélien BOIVIN]

Rosaire (précédé de)

L'exécution de Maski

Jacques FERRON,

VLB éditeur

Avec l'air de rien, de son écriture bonhomme toute faite d'incursions dans la mémoire et dans l'Histoire, grande ou petite, Jacques Ferron a organisé vraiment son récit *Rosaire*. On croit lire, à partir d'un journal tenu du 21 avril au 23 mai 1961, l'histoire d'un médecin populaire qui arrache à Saint-Jean-de-Dieu le citoyen Rosaire Gélinau, que sa femme, plus folle que lui, fait passer pour fou en s'alliant psychiatres, policiers, travailleurs sociaux. En fait, on lit en filigrane la mutation de toute une société passant du cléricisme paternaliste au laïcisme technocratique. Un bon plâtrier de profession supplanté par des matériaux modernes, mésadapté dans un travail propre de vendeur qui ne lui réussit pas, bientôt dépressif est-il fou pour autant ? Jacques Ferron rejoint à travers sa dénonciation noble de la folie « sociale » l'écrivain de ses livres antérieurs, et leurs personnages, que l'on reconnaît ici et là. Un livre de grande réflexion sur la condition politique de tout un chacun dans l'agglomérat social qui déstabilise des équilibres anciens. Le docteur Ferron, modeste, en exécutant Maski, son double d'écrivain, reste le même : un philosophe qui poursuit son itinéraire profondément humain et sa folie à lui de vouloir donner un sens au monde, fût-il éternel dans le provisoire instantané.

[André GAULIN]

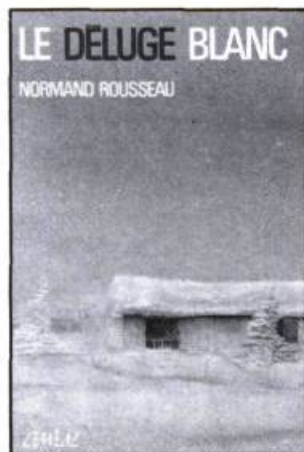
des barbelés dans ma mémoire

Alain STANKÉ

Stanké, Montréal, 1981, 181 p. (9,95 \$)

Paru en 1969, le récit autobiographique d'Alain Stanké, *J'aime encore mieux le jus de betterave*, connaît maintenant une réédition sous un titre plus percutant (certaines mauvaises langues diront plus « commercial») : *Des barbelés dans ma mémoire*. Empruntant une technique de narration qui ressemble davantage à celle d'Anne Frank qu'à celle du Marcel Proust d'*À la recherche du temps perdu*, l'auteur tente de faire revivre les années de sa tendre jeunesse (de 6 à 11 ans) passée à Kaunas, en Lituanie, de 1939 jusqu'à vers 1944, durant l'occupation par des

NOUVEAUTÉS



soldats bolcheviques puis allemands. Il raconte, à l'époque où il s'appelait Aloyzas Stankevicius, comment il a survécu, avec sa famille, à un peloton d'exécution, aux attaques des soldats mongols sur son village, aux mille et une humiliations imposées par l'occupant, aux innombrables déménagements, à la déportation dans les camps de travail en Allemagne et, enfin, à la libération en 1945.

Doit-on voir dans cette écriture une façon de désamorcer les souvenirs accablants des années de guerre ou, tout simplement, un rappel, à la manière de la mini-série télévisée, *Holocauste*, des événements cauchemardesques vécus par des simples citoyens pris dans l'engrenage d'une machine infernale ?

L'auteur a beau rechercher l'effet choc du témoignage authentique, ses souvenirs se lisent, en fin de compte, comme un roman. Entre l'événement vécu intensément et sa transposition par écrit, l'écrivain fait intervenir la mémoire — cette faculté qui déforme, exagère, corrige, embellit ou enlaidit la réalité. Malgré l'effort constant de maintenir le point de vue d'un jeune garçon, le narrateur ne peut s'empêcher d'intervenir, à titre d'adulte, dans le déroulement de l'action. Cela donne lieu à certaines trouvailles, cependant : par exemple, cette phrase que Proust n'aurait pas reniée : « Petit à petit, j'apprends à découvrir un monde mesquin, méchant, cruel : le monde des hommes. »

[Kenneth LANDRY]

l'aventure de blanche morte

Aline BEAUDIN BEAUPRÉ

Quinze, Montréal, 1981, 149 p. (8,95 \$)

Ce récit à la première personne nous fait pénétrer dans l'univers d'une enfant qui, abandonnée par les siens, se voit ballottée d'une école à l'autre, d'un foyer à l'autre. Sans contact positif avec les adultes, Blanche, 13 ans, se replie sur elle-même, s'enferme dans ses rêves bâtis à même un vocabulaire de résistance. Méfiante, ayant peur d'être encore trompée/trahie par les aînés elle adoucit sa peur, au moyen de son pouvoir d'affabulation. La première partie nous la montre habitée de fantasmes de mort, d'auto-destruction et de révolte. En quête de tendresse, elle est frustrée jusqu'au jour où elle rencontre Petite-Main, sa semblable, qui meurt le jour de son treizième anniversaire. Un dédou-

blement de personnalité (p. 27, 31, 107) lui rend tout nouveau contact plus difficile puisqu'elle ne veut plus de cette affection conditionnelle que lui offrent ses multiples tuteurs. Quand réapparaît sa mère, il est trop tard ; Blanche devra donc continuer seule sa douloureuse métamorphose et s'en remettre à son instinct qui lui fait toucher le monde par les sens, à mi-chemin entre rêve et réalité.

Ce texte se lit d'un seul souffle, liés que nous sommes au personnage de Blanche qui nous initie au monde des mal-aimés. L'absence occasionnelle de ponctuation (p. 27) permet d'heureux effets de style et le calembour cynique traduit parfaitement la désillusion, le fatalisme qui guette cette adolescente. À ne pas oublier, l'opposition subtile du « je » et du « on », à travers laquelle se joue le sort de l'héroïne.

[Léonce CANTIN]

du saint-laurent au nil

Michèle L'HEUREUX-BLOUIN

Le Préambule, 1980, 127 p.

Maude, journaliste, aime Guillaume qui la quitte pour sa secrétaire. Elle se lie avec un collègue, Jean-Pierre : ils vivront un amour d'aujourd'hui, tendu vers la recherche de l'égalité et de la liberté, en harmonie avec leurs convictions politiques où Québec et Canada pourraient dialoguer d'égal à égal. C'est sur le bord du Nil, en novembre 1976, qu'ils découvriront leur place et leur équilibre sur les bords du Saint-Laurent.

Les bonnes idées ne font pas toujours de bons romans. La première partie est réussie. Le changement d'un narrateur « il » à un narrateur « je » est efficace et l'écriture est dépouillée, ce qui laisse à l'histoire toute sa tension dramatique. Mais cette tension se perd à partir du chapitre IX, avec l'intrusion progressive d'un discours plus philosophique que romanesque : le narrateur et les autres personnages disent alors plus qu'ils ne vivent ; les idées s'accumulent, sans dramatisation. Et les longues citations d'articles, de poèmes et même d'un spectacle son et lumière ajoutent à cette déperdition dramatique.

En somme, un roman intéressant qui nous laisse souhaiter la venue du prochain.

[Vital GADBOIS]

gisèle et le serpent

Jacques BENOIT

Libre Expression, Montréal, 1981, 252 p. (12,50 \$)

Qui n'a pas rêvé de ne trouver chez son libraire que de bons romans, de beaux poèmes ? Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. À titre d'exemple, *Gisèle et le serpent* de Jacques Benoit qui, après *Jos Carbone* et trois autres textes romanesques, n'a semble-t-il rien de vraiment bon à mettre cette année sous la dent des lecteurs.

Les premiers chapitres, quoique de facture anarchique, nous plaisent. On est content de lire un texte qui d'emblée exhibe ses enjeux : le fantastique et l'humour. Par contre, bientôt, on se ressent des excès que provoque ici un tel mélange. Les pirouettes syntaxiques manquent leurs effets. La narration, très saccadée et inégale, s'embourbe à plusieurs occasions. L'ironie du propos se retourne contre le propos lui-même ; si bien que l'in vraisemblance de l'anecdote perd sa valeur, ses couleurs, et éveille en nous la fâcheuse impression qu'on lit un texte inachevé.

Dans les faits, le roman raconte l'étrange aventure d'un médecin généraliste de Montréal, Grégoire Rabouin, qui rencontre une ex-patiente sur une terrasse de la rue Saint-Denis. Femme assez spéciale s'il en est puisque, d'après son journal, qui occupe environ le tiers du livre, sa guérison n'est pas redevable aux soins de la médecine mais bien à un pacte signé avec Tournoukriel, un serpent (eh oui !), qui en échange de la santé exige d'établir son domicile dans le ventre de cette femme, Gisèle Ribeault. Au départ, notre docteur se croit bien sûr pris au jeu de son imagination ou sous l'effet d'une drogue quelconque. Mais, page après page, il est bien obligé de reconnaître que ce qui lui arrive est bien « réel » et qu'il est la proie de deux « démons » ayant pour seul but de s'amuser (souvent de façon douteuse) aux dépens du genre humain.

Il ne s'agit pas ici de mettre en cause la fonction libératrice ou de détente de l'imaginaire romanesque. Par contre, et c'est là que le texte se saborde lui-même, un roman n'est pas un fourre-tout qui accepte sans méfiance de la part des lecteurs n'importe quel excès ou artifice. Manifestement, *Gisèle et le serpent* est un récit de cet ordre.

[Bernard GILBERT]



NOUVEAUTÉS

fin de siècle

Jean-Edern HALLIER

Montréal, France-Amérique, 1980, 295 p.

Hallier déchaîne les passions critiques en Europe. À la lecture de *Fin de siècle*, on le comprend. Quel roman! D'une violence amoureuse rare! Et d'un style qui remet à la mode l'écriture romantique, avec son exaspération, son goût des images fortes et sa propension à la métaphysique et à la réflexion sur la vie et la mort.

Le héros, Pierre Falchu'un, jeune archéologue, rencontre Lisa de Salabreuil, infirmière pour l'Unicef, à Bangkok. Amoureux fou, il la suivra au cœur des atroces misères cambodgiennes, sera abandonné par elle et la retrouvera à son chevet, en Irlande. En alternance, il reverra son enfance et son adolescence, et la lente montée en lui du désir et de la mort.

Des images fortes et des réflexions à l'emporte-pièce sur la vie et la mort traversent cette conscience angoissée du temps qui passe et de cette fin de siècle, « fin absolue de la spontanéité enfantine, de la philosophie, de la poésie au profit de la spécialisation des sciences, empêchant le discours de l'universel. »

Mais cela n'empêche pas Jean-Edern Hallier de nous livrer une œuvre spontanée, philosophique et poétique. Peut-être la dernière de ce siècle. « Je ne suis plus des vôtres... je suis, dans l'horizon, ce point final. »

[Vital GADBOIS]

greenwich

Michel BÉLIL

Leméac, Montréal, 1981, 230 p. (12,95 \$)

« Cette fuite, qu'il semble percevoir comme un supplice, n'est qu'une façon parmi d'autres de tirer à lui des lambeaux d'équilibre. Comme l'égaré du Sahara, il est contraint d'avancer, d'avancer sans cesse, sinon il se sait fini, condamné à la déshydratation en moins de vingt-quatre heures » (p. 223-224).

Inlassable et quotidienne angoisse existentielle que promène, dans la chaude enceinte des vieux murs de Québec, dans l'anonymat de la cosmopolite Boston et dans l'incertain Mexique, le personnage Greenwich qui donne son nom à la troisième œuvre de Michel Bélil.

Mais que cherche-t-il à fuir? Greenwich veut chasser de sa fidèle, programmée et sensible mémoire, les souvenirs de sa ténébreuse enfance à Amianteville, ceux encore plus présents parce qu'encore plus cruellement vivants de sa relation avec Calypse, son amoureuse de Drumont.

Évasion obsessionnelle de « ses fantômes qui le traquent sans merci » (p. 39), de ses « quatre microbes qui gangrèn(ent) sa vie, qui hant(ent) ses rêves. » (p. 93). Les implacables morts: de son fragile frère Goliatte, de l'holocauste de son ami Renard, du suicide du poète inconnu Château-Brillant, de Calypse « morte sur la planche de l'avorteur » (p. 215).

Au-delà de ce passé lourdement hypothéqué, Greenwich est en quête d'une oasis de paix, de bonheur qui pourrait lui offrir une jeunesse (la sienne ayant été l'objet d'un vieillissement précoce). Se peut-il que « l'adoption par imagination » (p. 228) de Samuel, son fils mort-né, l'y conduise?...

Œuvre bien contemporaine autant dans son écriture laissant libre cours à l'expression de l'imaginaire que dans sa structure romanesque empruntée aux techniques de rétroaction chères aux sciences du comportement humain, ce roman de Michel Bélil plaira certes au lecteur averti.

[Jean-Louis LAVERDIÈRE]

souvenirs d'un enfant de chœur

Jean-Pierre BOUCHER

Libre Expression, Montréal,
1981, 153 p. (8,95 \$)

Comme d'autres professeurs de littérature, Jean-Pierre Boucher a délaissé, du moins pour un temps, la critique pour s'adonner à la fiction. Mais une fiction qui, finalement, n'en est pas une, car « entre souvenir et fiction, la frontière mal délimitée se franchit facilement », comme il l'avoue dans une sorte de préambule à ses *Souvenirs d'un enfant de chœur*, ressemblant, il faut le dire, aux souvenirs de tous ceux qui, comme lui, ont grandi dans un Québec duplessiste, associé à une grande noirceur, pour vivre ensuite, sur les bancs de l'école les grands bouleversements de la révolution tranquille.

Jean-Pierre Boucher fait remonter ses souvenirs au balcon majestueux, — ainsi lui apparaît-il du moins « à travers la lunette de sa mémoire », — de la maison de la rue

Beaubien, à Montréal. Il relate ensuite, fidèle à la chronologie, ses premières découvertes par la bande dessinée de *la Patrie* du samedi qui l'initie à la lecture, et fait revivre avec humour, dans un style agréable qui ne lasse jamais, cette époque ignorée des jeunes d'aujourd'hui, grands admirateurs de Goldorak et de Galactica, où l'on achetait un petit Chinois pour « trente sous », où l'on s'assurait de sa place au paradis en assistant à la messe, neuf premiers vendredis du mois consécutifs, où l'on connaissait par cœur la devise des croisés: « Prié! Communie! Sacrifie-toi! Sois apôtre! »...

L'auteur est de cette première génération d'étudiants qui ont vécu les débuts de l'enseignement laïc dans un collège à la charge de l'État, qui a vu l'ascension des fils d'ouvriers côtoyant désormais les fils de professionnels. Sans le chercher, Boucher a assisté aux profondes mutations de la société québécoise au début des années 1960. De ce fait, son témoignage est important car il est exact, même si d'aucuns, les plus jeunes, auront peine à croire qu'il en était ainsi, il n'y a quand même pas si longtemps, dans le Québec que l'on appelait encore le Canada français.

[Aurélien BOIVIN]

RÉCITS

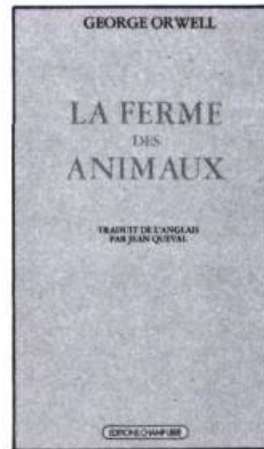
la ferme des animaux

George ORWELL

Champ libre, 1981, 113 p.

Il était une fois une ferme d'Angleterre où les animaux étaient las de la domination humaine. Au cours de longues réunions clandestines, les cochons mettent au point la doctrine de l'Animalisme, qui doit conduire tous les animaux de la ferme à la libération. Un jour, unissant leurs efforts, les animaux chassent leur maître et deviennent les seuls propriétaires de la ferme. Très vite, l'euphorie de la révolution fait place à une démocratie musclée qui débouche à son tour sur la dictature sanglante de Napoléon, le cochon dominant. Sous son règne, l'histoire est rectifiée, les confessions publiques se multiplient, ainsi que les exécutions sommaires. Le

NOUVEAUTÉS



culte du productivisme est assuré par une bureaucratie de cochons qui exploitent sans pitié le travail des chevaux, des vaches, des poules, des oies, etc.

Cette parabole satirique a été écrite en 1945 par un des maîtres de la science-fiction philosophique, l'auteur de 1984. Elle illustre, dans un raccourci saisissant, l'engrenage tragique d'une révolution ratée. Malgré son amertume, ce petit récit au style alerte vaut à lui seul plusieurs leçons d'histoire et pourrait donner lieu à des discussions passionnantes avec des étudiants qui s'interrogent sur l'homme et la société.

[Christian VANDENDORPE]

la femme anna et autres contes

Yves THÉRIALT

Préface de Victor-Lévy Beaulieu

VLB éditeur, Montréal,

1981, 321 p. (14,95 \$).

Il faut se réjouir de ce recueil de contes d'Yves Thériault publié aux Éditions VLB. D'abord, parce que c'est un beau livre, avec sur la page couverture la reproduction d'une magnifique toile de René Richard, lui aussi peintre acharné des grandes étendues sauvages et indomptées du Grand Nord. Surtout, il y a la joie de retrouver un conteur authentique qui nous propose vingt-sept contes et un radio-théâtre, contes dont la variété d'inspiration et de composition frappe d'emblée : contes paysans au langage dru, au parler archaïque et imagé, contes humoristiques, contes policiers ou de science-fiction...

Le lecteur, qui garde la nostalgie des *Contes pour un homme seul* (1945), reconnaîtra dans « la Femme Anna » ou « le Merdier de Verin » la même atmosphère, les mêmes lieux, les mêmes personnages et, surtout, la même originalité d'écriture. D'autres aimeront retrouver Pierre Huneau et sa langue savoureuse ou le jeune Aaron, petit-fils de Jethro. Ces retrouvailles et d'autres font vite oublier les quelques contes qu'il aurait peut-être mieux valu laisser dormir au fond de la « caisse pleine à ras bords de contes » (p. 36) qu'Yves Thériault a laissés à l'éditeur et qui seront publiés sous peu.

Tous liront également avec le plus grand intérêt la longue préface de Victor-Lévy

Beaulieu. Il s'agit là d'un témoignage éloquent sur l'immense contribution d'Yves Thériault à notre patrimoine littéraire et d'un vibrant éloge de son talent d'écrivain. Il faut lui donner toute la place qu'il mérite dans nos lettres et, avec Victor-Lévy Beaulieu, « saluer un géant ».

[Maurice ÉMOND]

la folle d'elvis

André MAJOR

Québec/Amérique, Montréal,

1981, 137 p. (7,95 \$).

Ce recueil de nouvelles présente, essentiellement, des personnages en attente qui, à bien des égards, rappellent le personnage d'une parabole de Kafka perdant sa vie à attendre devant les portes de la loi, sans que rien ne l'y oblige vraiment. Ici, les sueurs deviennent le symptôme d'une angoisse profonde et multiforme qui accompagne les nombreuses hésitations des personnages. La relation au monde semble si difficile que plusieurs investissent (perdent ?) leur énergie à créer des fantasmes qui leur donneraient enfin une emprise sur la Vie. Malheureusement, le réel étant inférieur au produit rêvé (p. 65, 77), la désillusion guette les personnages et l'habitude, parfois comme un moindre mal, reprend le dessus.

En narrateur omniscient (sauf dans « l'Influence d'un rêve »), Major se fait le témoin de très courtes tranches de vie où se trouvent condensés l'aliénation de certains personnages, les points stratégiques de relations interpersonnelles, les victoires et les échecs, les mythes éventés ou entretenus. La dernière nouvelle du recueil montre l'auteur encore préoccupé par la question du point de vue du narrateur, préoccupation qui sert aussi de ressort à son écriture qu'il a voulu concise, sans bavures et objective. L'effet obtenu n'en est que meilleur.

[Léonce CANTIN]

contes ardents du pays mauve

Jean FERGUSON

Leméac, Montréal, 1981, 156 p.

Voici un recueil de nouvelles et de contes joliment présenté où il est question de

fantastique et de science-fiction. C'est une sarabande de robots, de savants désharmonisés et difformes qui ont oublié la planète Terre ; des êtres numérotés, sans âme, formés de membres trop parfaits.

Jean Ferguson démontre dans ce livre une imagination fertile qui se complait dans l'étrange et le fantastique et dont il faut souligner l'originalité et la fraîcheur d'inspiration.

Huit contes composent ce recueil, tous dominés par le monde de l'étrange. Ils cherchent à donner une vision de l'homme dans quelques milliers d'années. Écrits dans un style vif et précis, ils nous transportent dans un imaginaire où nous allons de l'étonnement à ce petit frisson de peur que l'on éprouve parfois à la lecture des grands conteurs du XIX^e siècle.

Il est bon de préciser que Jean Ferguson enseigne dans une polyvalente de la région de Val d'Or.

[Pierre LABBÉ]

POÉSIE

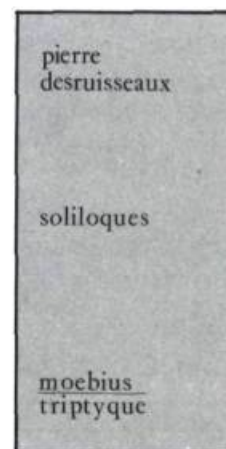
soliloques

Pierre DESRUISSEAUX

Moebius/triptyque, Montréal, 1981, [n.p.].

Poète prolifique, Pierre Desruisseaux se donne à lire dans une série de 183 pensées subdivisées en sept parties. La force de ces énoncés tient dans leur concision et dans leur complexité parfois futile, parfois profonde. Cette parole avec soi-même, d'où émergent ces constats, circonscrit un état somme toute irréductible à la totalité de ces aphorismes puisqu'ils livrent une réflexion au monde qui n'appartient pas en propre au poète. Dans la densité de l'ellipse, « à travers l'analogie et la correspondance des choses », un rapport est établi qui affirme l'ambiguïté des vérités toutes faites. Dans ces formules qui décortiquent et soupèsent le fonctionnement des acquis, l'auteur adopte le ton, très nietzschéen, du philosophe. La méditation du lecteur acquiesce aux soliloques du poète.

[Roger CHAMBERLAND]



NOUVEAUTÉS

métal mental

Michel GAY

Éditions Et Cetera, 1981, 44 p.

D'abord « Paysage et pensée » ou état d'une poésie qui tente de dire sa nécessité, son urgence. Toute écriture devient un état de choc; le discours est en deçà de l'imaginaire, il doit être révolutionnaire et avoir la froideur du métal. Suite à ce premier constat, les « Précisions de trajectoire » sont la partie la plus substantielle du recueil. Ici les mots s'écrivent selon la stricte ordonnance du mental par où s'échappe le réel désormais livré à l'expression la plus abrupte. Le sens circule comme il le peut, essaie de s'échapper en tout ou en partie. Le texte foisonne; en blocs serrés ou en bribes éparses, il se donne à lire dans notre quotidienneté la plus effrénée.

[Roger CHAMBERLAND]

THÉÂTRE

le fleuve au cœur

Danielle BISSONNETTE,

Léo MUNGER, Manon VALLÉE

Leméac, Montréal, 1981, 108 p. (6,95 \$)

En une fin d'année scolaire, deux amies enseignantes en viennent à faire le bilan de leur vie affective. Dans la première partie, elles dépeignent leurs compagnons de vie: égoïstes, fainéants, sans délicatesse, méprisants, au profit de l'image si importante des amis. Francine constate même l'absence complète de communication avec son amant. De révélation en révélation, les deux amies prennent conscience de leur envie de renverser ces stéréotypes étouffants et d'échapper au triste rôle de femelle-objet. Mais la seconde partie s'ouvre sur le viol de Lucie qui porte la prise de conscience à vif, à un point de non-retour. À côté de cette tragédie évidente, les métamorphoses des personnages nous montrent, à travers l'inceste et le viol conjugal par exemple, l'intimidation et la violence qui inscrivent la peur et ce, sans retour. Devant l'image de l'homme qui projette sa culpabilité et trouve sans cesse à justifier son agression, la solution finale surprend moins: pour espérer

s'épanouir sans crainte, la femme doit surmonter sa hantise de la solitude, réapprendre à vivre seule.

Le danger d'une telle création collective était de tomber dans le discursif. Même si on y véhicule une foule d'idées, l'effort de théâtralisation a permis d'incarner les types plutôt que de les évoquer. En ce sens, l'envie profonde que portaient les créatrices de crier cette aliénation féminine a trouvé « son fleuve ».

[Léonce CANTIN]

faut divorcer!

Bertrand B. LEBLANC

Leméac, Montréal, 1981, 111 p. (6,95 \$).

À la retraite depuis un peu plus d'un an, Oscar n'a rien trouvé de mieux à faire que de cesser toute activité. Il ne se lave plus, ne s'habille plus, écoute ses matches de football à la télévision, en calant sa bière. Martha, sa femme, voit donc son travail perturbé: elle ne peut plus passer l'aspirateur (il en a coupé le fil dans un accès de colère) ni garder sa maison propre pour la visite des enfants. Une discussion plus violente que les autres le fait conclure: « Faut divorcer! » Intervient alors un ami de la famille, Octave, avocat, qui lui fait comprendre qu'un divorce coûte trop cher et qu'il aurait avantage à s'amender. Trop tard, Martha décide de prendre les 90 semaines de vacances auxquelles ses 45 ans de mariage lui donnent droit. Elle ne reviendra que lorsque Oscar aura prouvé sa bonne volonté.

Malgré son humour, la pièce est facile. Posant le problème des relations conjugales des gens de 65 ans, opposant le mari qui vit « comme en 1940 » à une femme qui n'admet plus d'être exploitée, Bertrand B. Leblanc trouve des solutions qui prèchent la bonne entente (Martha ne demande en fait que le retour à la situation d'antan), la supériorité (!) des gens instruits (Martha et Octave ont fait des études poussées alors qu'Oscar n'a qu'une huitième année) et la « conversion » au Parti québécois (seul Oscar, par manque d'instruction probablement, est demeuré libéral), présenté comme le signe d'un modernisme certain. Il faut douter du sens de ces solutions. Une chose est certaine, le message reste ambigu.

[Lucie ROBERT]

la trousse

Louis-Marie DANSEREAU

Leméac, Montréal, 1981, 124 p. (6,95 \$).

Suzelle, baptisée péjorativement « la Trousse » par sa mère, s'est mariée à seize ans pour quitter sa famille. Son mari se transforme vite en souteneur, la forçant à se prostituer, puis il la quitte au bout de quelques mois. Réduite à rien, la Trousse commence à faire le trottoir. Elle y rencontre Lison, une « collègue », qui la conseille. Suzelle cherche à se faire un nouveau nom, Minoune, qui lui permettra de renier son passé. Pièce pour une comédienne seule, *la Trousse* commence un matin, le jour où Suzelle doit rencontrer son frère cadet, Jean-François; elle l'a croisé par hasard dans un bar, la veille, et compte bien le revoir, soucieuse de lui expliquer ce qu'elle est devenue, fière de son indépendance et de sa relative réussite. À mesure que le temps passe, cependant, elle s'inquiète: Jean-François pourra-t-il comprendre? saura-t-elle lui expliquer? puis, tout simplement, viendra-t-il?

Première pièce publiée par ce jeune dramaturge, *la Trousse* a été créée le 3 octobre 1980 au café-théâtre le Pont-Tournant à Belœil. Habilement construit, le monologue se déroule sans trop de longueurs. On voit bien le parti pris de Dansereau qui cherche à montrer la vie d'une prostituée relativement heureuse — au moins autant que n'importe qui — exerçant un métier par choix comme par nécessité; le sujet est devenu courant dans le répertoire québécois. Mais entre le ton apologétique de Dansereau, proche en cela de Michel Tremblay, et la condamnation du moralisme, il doit bien y avoir une place pour l'analyse. C'est le problème de Louis-Marie Dansereau de n'avoir pu se libérer encore tout à fait des influences qu'il a subies.

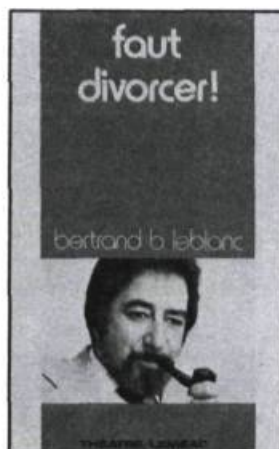
[Lucie ROBERT]

bachelor

Louise ROY et Louis SAIA,

Montréal, Leméac, 1981, 87 p. (6,95 \$)

Un samedi matin d'hiver, une jeune femme nommée Dolorès, célibataire et décoratrice-étalagiste de son métier, entre dans l'appartement de sa voisine Michèle pour s'y épiler



NOUVEAUTÉS

(discrètement) les jambes. En la présence de Michèle, qui n'est pas son amie, qu'on ne verra pas, mais qu'on entendra jouer du piano, Dolorès se livre à un monologue où elle nous fait la description de sa vie.

Il s'agit d'une sorte d'inventaire constitué de récits, de portraits, évoquant ses amours passées (Jean) ou présentes (Jay), ses relations tumultueuses et décevantes, avec le premier comme avec le second. Ainsi se définit peu à peu son univers mental, qui est celui d'un certain nombre de Montréalais livrés à l'agression quotidienne d'une culture et de réalités nord-américaines enrobées dans le langage suivant, par exemple:

« Mais toé, j'aime ben ça c'que tu fais. C'est spécial, comme musique, hen? Un drôle de beat. La plupart du temps c'est plus slow que du disco, mais y a des fois ça part sur un speed! Ben plus vite que... du disco! C'est bon, c'est weird! Mon chum, l'est dans musique lui avec. Mais l'est plus funké que toé, par exemple! Mais funké new wave... Mon chum l'dit que le beat ça dépend d'la dope que tu prends. Lui ça fait un an qu'il est s'a coke à planche! »... (p. 20)

L'extrait est caricatural et ne rend pas justice à une pièce qui, interprétée brillamment par Pauline Martin, connaît un succès soutenu depuis sa création par le théâtre des Voyagements, à Montréal, en 1979. À l'inverse de *Broue*, issue du même groupe théâtral, qui évoque un monde d'hommes (la taverne), et à la différence de *Mousse*, qui en serait le pendant féminin, *Bachelor* nous montre une femme victime — victime de sa naïveté — qui se fait dépouiller de son âme comme de ses sous, digne représentante, drôle à mourir, d'une certaine tribu nordique en voie de disparition et d'immersion au sein du franglais foky et du beat funky.

[Alonzo LE BLANC]

REVUES

voix et images

Vol. VI, n° 3, printemps 1981. (7,95 \$)

Voilà un numéro qui fera date. Le dossier consacré à Philippe Haeck regroupe une entrevue d'une rare finesse entre Haeck, Jean

Fisette et Noël Audet. Chroniqueur à diverses revues, poète et professeur dans un cégep de Montréal, Philippe Haeck démontre un esprit de réflexion et de synthèse qui le pousse à remettre continuellement en question son vécu quotidien, tant poétique et philosophique que social et politique, et son propre enseignement. Suit une bibliographie de ses écrits et des lectures privilégiées que l'on en a faites. Deux analyses, l'une de Max Roy, l'autre de Madeleine Gagnon, complètent ce dossier. Le premier traite spécifiquement de *Polyphonie. Roman d'apprentissage*, le recueil de poésies le plus substantiel de Haeck, tandis que la seconde scrute *Naissances. De l'écriture québécoise*, l'essai volumineux et controversé soutenu préalablement comme thèse de doctorat. Une série d'études consacrées à Paul-Marie Lapointe, Jacques Godbout et Yvon Rivard, ainsi qu'au rôle de la signature dans l'institution littéraire, à la série culturelle québécoise au XIX^e siècle et à la littérature populaire religieuse, viennent enrichir ce numéro. Le complètent une dizaine de chroniques scrutant les productions récentes ou les rééditions.

[Roger CHAMBERLAND]

Deux revues québécoises de S.F.:

Imagine Solaris

Ceux qui doutent de la vitalité de la science-fiction québécoise devront ravalier leur scepticisme. À l'occasion de Boréal 81, congrès québécois de science-fiction, tenu les 18, 19 et 20 septembre à l'UQAM, paraissent, outre *Légendes de Virnie* de René Beaulieu dans la collection Chroniques du futur aux éditions Le Préambule et *Greenwich* de Michel Bélil chez Leméac, deux numéros de revues québécoises de science-fiction: *Imagine* et *Solaris*.

Le plus original est sans doute le n° 10 de *Imagine* qui s'est transformé pour l'occasion en anthologie thématique: 10 auteurs et 10 illustrateurs ont braqué leur imaginaire sur « le nord ». On y trouve une variété étonnante d'écritures et de styles de nature à plaire à tous, même aux plus difficiles. April, Beaulieu et Sauvé sont déjà assez connus; on découvrira avec plaisir Jean Pelchat, Jean Pettigrew, François Barcelo, A.L. Amprimoz et d'autres encore. Et on se laissera prendre

par la fascination des illustrations, surtout celles de Catherine Saouter-Caya, Marius Allen et Jean-Pierre Normand. Les lecteurs de *Québec français* retrouveront Mario Giguère, l'auteur de la page-couverture de notre dossier sur la science-fiction en mai 1981. À 4 \$ le numéro, c'est une aubaine. On peut s'abonner (4 numéros par année pour 13 \$) à *Imagine*, 403 ouest, boul. St-Joseph, app. 21, Montréal, QC, Canada, H2V 2P3 (Tél.: (514) 384-4700).

Solaris consacre son dernier numéro au fantastique. Des contes et nouvelles de April et Béliil (encore!) et de Richard Tremblay, Jean-François Somcynsky et Daniel Sernine. Et quelles illustrations de Grünberg, Lacroix, Paradis, Giguère, etc.! Et *Solaris* est un magazine, presque une encyclopédie au jour le jour de la science-fiction et du fantastique: nouveautés, lectures, bandes dessinées (par le bédéraste Pomerleau), cinéma, atelier d'écriture, etc. De quoi ne pas se perdre dans cet univers en expansion. Pour prendre ce vaisseau spatial qui décolle six fois l'an (prix du billet: 12 \$) (il faut écrire à *Solaris*, 565, av. de Provence, Longueuil, Québec, J4H 3R3 (Tél.: (514) 679-0282).

[Vital GADBOIS]

ÉTUDES

l'imaginaire captif: Hubert Aquin

René LAPIERRE

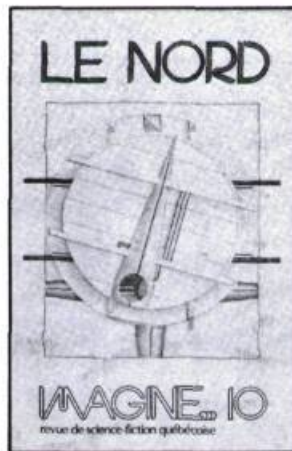
Montréal, Quinze

« Prose exacte » 1981, 183 p.

Hubert Aquin n'est plus — comme si sa totale consécration à l'écriture nécessitait sa lucide disparition — mais l'œuvre vertigineuse et tendue dans ses ambivalences et ses absolus exerce une profonde fascination chez tous les lecteurs et, on le sent, particulièrement chez René Lapierre qui nous offre un magistral essai critique sur l'imaginaire captif d'Aquin.

On n'aurait qu'à lire l'introduction pour se convaincre de la très haute qualité de l'analyse thématique qui va suivre: Lapierre y cerne déjà parfaitement la problématique, la complexité, la magie et la difficulté de l'écriture aquinienne. Il y détermine clairement ses intentions herméneutiques et ses objets de questionnement: il se situera au

NOUVEAUTÉS



cœur même du projet d'écriture et analysera les rapports que ce projet implique, dans le temps et l'espace du récit, avec le créateur et le créé, avec soi et l'autre, avec le vrai et le faux, avec le réel et l'irréel, avec l'infini et le clos, avec la vie et la mort. Et pour ce faire Lapierre choisit de respecter l'ordre chronologique de la publication des romans d'Aquin afin de mieux faire ressortir le cheminement de la diégétique aquinienne.

Lapierre, par sa saisie immanente — voire complice — de l'œuvre d'Aquin nous propose une réponse aux questions posées par ses romans. À travers la vaine tentative d'habiter et de posséder le réel de *Prochain Épisode*, à travers « la dégradation de l'univers romanesque » de *Trou de mémoire*, « l'abolition du discours » de *Antiphonaire*, « le silence résiduaire » de *Neige noire* et le silence inécrit de *Obombre*, il retrace très fidèlement, avec textes et références fort pertinents à l'appui, l'itinéraire maudit, l'ambition suicidaire et sacrilège de l'écrivain plongé dans l'enfer mythique des mots, des signes, des symboles, de l'œuvre créée ou à créer, y refusant jusqu'à la mort un potentiel espace eschatologique. Lapierre ne limite d'ailleurs pas son ambition exégétique en la confinant à l'œuvre d'Aquin mais l'élargit par le rapprochement continu qu'il fait avec les démarches créatrices d'auteurs comme Joyce, Cortazar, Kundera, Buzzati, Böll, Bessette, Beaulieu, Blais, Giguère, etc. et avec les réflexions sur l'esthétique littéraire d'auteurs comme Ricardou, Blanchot, Genette, Brochu, Marcotte, etc. En ce sens, le livre de Lapierre dépasse de beaucoup les frontières captives de l'univers d'Aquin pour rejoindre les rares textes capables d'englober et de circonscrire la mystique des imaginaires.

[Bernard BOYER]

le journal piégé ou l'art de trafiquer l'information

Pierre BERTHIAUME
VLB éditeur, Montréal,
1981, 194 p. (12,95 \$).

Plus que jamais, le journal est un outil privilégié de communication et d'information. La place prépondérante qu'il occupe dans notre vie quotidienne obligeait certes à une étude plus poussée de son pouvoir de subversion et d'orientation idéologique.

L'essai que lui consacre Pierre Berthiaume est fort révélateur. À partir d'une lecture des quatre grands quotidiens de langue française publiés au Québec, *la Presse*, *le Devoir*, *le Soleil* et *le Journal de Montréal*, l'auteur démontre comment un journal peut déformer la réalité au profit de ses propres convictions idéologiques. Par divers procédés très astucieux, tels la répétition, la photographie, la caricature, l'oubli systématique, la disposition ou encore dans l'art de tirer, pour n'en nommer que quelques-uns, le personnel d'un périodique manifeste à travers ces nombreuses subtilités un parti pris que le lecteur n'est pas toujours à même de déceler. En comparant la livraison de chacun de ces journaux, Pierre Berthiaume met à jour la véritable utilisation que l'on fait de l'information sous le couvert de la plus stricte objectivité. Il est tout de même assez décevant que l'auteur se soit limité à ce simple étalage de faits sans établir, ne serait-ce que schématiquement, le réseau qui contrôle l'information au Québec. Finalement, on doit déplorer la triste qualité d'écriture de ce livre.

[Roger CHAMBERLAND]

DICTIONNAIRES

toute l'orthographe pratique

André JOUETTE
Pluriguides Nathan, 1980, 764 p. (29,95 \$).

Ce dictionnaire d'orthographe pratique et de grammaire contient 50 000 mots et expressions, classés dans l'ordre alphabétique. Pour chaque entrée sont indiquées les différentes expressions, locutions, abréviations et règles d'accord à surveiller. À la différence des dictionnaires de langues, toutefois, les mots ne sont pas définis ni illustrés.

Les difficultés sont regroupées dans des tableaux qui sont insérés dans l'ordre alphabétique. Ainsi, le tableau « Les unités de mesure et leurs symboles », qui compte une dizaine de pages, apparaît sous le terme *mesure*. Ces tableaux sont remarquables par leur clarté et très complets. On en trouve pour tous les problèmes d'orthographe courants

que le français réserve à ses usagers : agglutinations et contractions, anomalies orthographiques, locutions, gallicismes, genre grammatical, majuscules, noms des animaux et de leurs petits, pluriel des mots anglais, emploi du trait d'union, etc. Même la fameuse « dictée de Mérimée » y figure, ainsi que les signes utilisés pour la correction des épreuves d'imprimerie.

S'il est moins savant, moins riche en références littéraires et moins fouillé que *le Bon Usage*, ce guide TOP est aussi plus pratique et plus rapide à consulter. Il offre des réponses fiables et rigoureuses qui satisferont la plupart des besoins.

[Christian VANDENDORPE]

dictionnaire de l'eau

Association québécoise des techniques de l'eau et Office de la langue française
Éditeur officiel du Québec (pour l'Office de la langue française)
Québec, 1981, xiv, 544 p.

Préparé sous la direction du directeur de la banque de terminologie du Québec, J.-M. Fortin et par un comité composé d'ingénieurs spécialisés animés par le terminologue S. Tackels, de l'OLF, ce dictionnaire contient 3694 entrées, un index des termes anglais correspondants, une bonne bibliographie (67 titres), deux tableaux d'unités de mesure du système international et un tableau comparatif des unités du système international et du système anglo-saxon.

Ce dictionnaire préparé sur ordinateur a deux particularités : avant de fournir la définition, il indique pour chaque entrée l'équivalent anglais du terme (vraisemblablement indispensable dans notre contexte) et le domaine d'emploi des termes. Ce dernier renseignement, issu des classifications utilisées par la banque de terminologie, nous est présenté sous deux rubriques générales possibles : le domaine d'emploi spécifique (en propre) et/ou le domaine d'emploi associé (hors du champ spécifique).

Le dictionnaire ne contient donc pas seulement les termes spécifiques à l'eau et à ce qui touche l'eau, mais également les termes associables ou applicables à l'eau, ainsi que les termes spécifiques à d'autres domaines (comme la chimie, la biologie, la



NOUVEAUTÉS

métrologie, etc.) mais utiles pour parler de l'eau. Par exemple, le mot « pollution » (n° 2699) est au dictionnaire comme terme applicable à l'eau, et non comme terme spécifique. De même le terme « abiose » (n° 1) est spécifique à la biologie et associable à l'eau ou à un domaine qui touche l'eau. Ainsi, l'eau est toujours présente, directement ou indirectement, même si la présentation est un peu sèche.

Comme il s'agit d'un ouvrage technique, ce dictionnaire sera plus utile à des ingénieurs ou à des techniciens qu'à des enseignants de français, mais il contient néanmoins la plupart des termes courants reliés à l'eau.

[Gilles BIBEAU]

PÉDAGOGIE

l'enseignement du français à l'école élémentaire.

Quelle réforme ?

Jacqueline CHOBAUX
et Monique SEGRE
P.U.F., 1981, 233 p. (30,60 \$)

En 1963, le Gouvernement français mettait sur pied la Commission Rouchette. Celle-ci avait pour mission d'étudier les mesures qui permettraient d'accroître l'efficacité de l'enseignement élémentaire. Une action vigoureuse apparaissait d'autant plus nécessaire que des études avaient mis en évidence un décalage important entre les exigences des programmes et les connaissances réellement acquises par les élèves à la fin du primaire.

D'abord centrée exclusivement sur l'enseignement de la grammaire (découpage des notions, terminologie...), la Commission élargit progressivement le champ de sa réflexion à la lecture et à l'expression orale et écrite. En 1969, le rapport final, dû à Louis Legrand, est enfin diffusé par le Ministère sous le titre « Projet d'instructions officielles Rouchette ». On y trouve énoncés des principes qui sont aujourd'hui familiers à tous nos lecteurs: *L'essentiel de l'enseignement du français doit être l'entraînement à la communication orale ou écrite [...]. À l'école primaire, le maniement de la langue écrite doit trouver son point de départ dans l'usage de la langue orale [...]*

Pour écrire comme pour parler, l'enfant doit avoir besoin de communiquer. Ces principes profondément novateurs coexistent toutefois avec des ambiguïtés et des contradictions tant sur l'objectif même de l'enseignement du français que sur les types d'activités préconisés par le rapport.

Tandis que ce projet est en expérimentation restreinte, une nouvelle commission est mise sur pied en 1970, la Commission Emmanuel. Mais l'opinion publique commence à être mobilisée contre le plan de rénovation. L'Académie française, la presse de droite, certaines associations d'enseignants même, multiplient les attaques contre un projet qu'elles accusent de vouloir détruire l'orthographe, supprimer l'enseignement de la grammaire et abandonner les références aux auteurs classiques. En 1971, le débat est porté jusqu'au Sénat où l'on se demande si, en mettant l'accent sur la créativité aux dépens de l'accoutumance aux règles, les méthodes nouvelles d'enseignement ne risquent pas de former des générations inadaptées à la société, inaptes à l'effort collectif et portées essentiellement à la contestation (p. 198).

Dès lors, le freinage officiel s'accroît et, en 1972, la publication des Instructions officielles donne un coup d'arrêt au mouvement de rénovation profonde amorcé auparavant.

Dans leur conclusion, les auteurs analysent les raisons qui ont amené cet échec. Leur réflexion, basée sur une documentation de première main et éclairée par les méthodes de la sociologie, ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui ont vécu ou suivi de près la réforme de l'enseignement du français, ici même, au Québec.

[Christian VANDENDORPE]

vie pédagogique

Québec, M.E.Q., n° 14,
Octobre 1981.

Les enseignants du primaire et du secondaire liront avec intérêt le dossier consacré à la lecture. Les articles de Pagé, Primeau, Vézina, Gagnon et Dulude sont à lire. On y traite des questions comme « Pourquoi les écoliers peuvent-ils ou ne peuvent-ils pas lire ? », « Continuer d'apprendre à lire quand on sait lire », « Saisir toutes les occasions de lire », « Comment peut-on évaluer l'habileté à

lire des écoliers de la troisième à la sixième année ? » À ce propos, nous signalons à nos lecteurs que la revue *Québec français* consacrera son dossier de mai 82 à l'évaluation.

[Jean-Guy MILOT]

Guide pour l'évaluation dans la classe de français

Québec, M.E.Q., D.E.P.

Le ministère de l'Éducation vient de publier en édition de rodage un guide sur l'évaluation des apprentissages pour l'enseignement du français au secondaire. Il y est question de l'évaluation sommative et formative, des objets d'évaluation, des instruments issus d'une expérimentation menée dans trois commissions scolaires. Les utilisateurs de ce guide sont invités à communiquer à la D.E.P. les modifications susceptibles d'améliorer ce guide. On peut se le procurer en s'adressant au M.E.Q., Direction de l'évaluation pédagogique, 600, rue Fullum, Montréal, H2J 4L1 (873-1983). La revue entend faire la critique de ce document dans le numéro de mai 82.

[Jean-Guy MILOT]

DIVERS

le rock et le rôle

Pierre VOYER
Leméac, Montréal, 1981, 123 p. (7,95 \$)

L'auteur, de la génération des Rolling Stones, amateur de musique, dont Bach et Buxtehude, a été marqué par le Rock. Pourtant, le temps aidant, il lui est donné, dans cet essai idéologique, de décoder cette nouvelle musique de sa jeunesse. Il en cherche le lien avec la sexualité, la société. Il montre comment le mouvement de contestation et de violence récupéré finit même par devenir phénomène d'ultra-consommation et émiettement dans les individus d'une force collective en soi. Ainsi le Rock est devenu plutôt religion que force politique.

[André GAULIN]

NOUVEAUTÉS



Le canard de bois

Depuis son premier roman, Louis Caron a trouvé sa veine: le roman historique. *L'Emmitoufflé*, en effet, raconte une histoire de déserteur, qui se déroule lors de la Conscription de 1917, pendant la Première Guerre mondiale. Son deuxième, *le Bonhomme Sept-Heures*, évoque l'éboulement survenu à Nicolet le 12 novembre 1955. Avec *le Canard de bois*, premier volet d'une série romanesque intitulée *les Fils de la liberté*, l'auteur s'engage résolument dans l'épopée du peuple canadien-français, en remontant aux Troubles de 1837. Très vite, le lecteur se rend compte que Caron présente un «discours» historique et politique, sans engagement personnel toutefois, les événements et les personnages y pourvoyant largement. Cette évocation s'appuie sur une documentation soigneusement dépouillée et vérifiée, capable d'apporter un témoignage authentique. L'appellation de «roman historique» trouve ici pleinement sa justification, plus encore que dans les deux romans précédents, car l'auteur fait revivre un certain nombre de faits et de personnages réels que l'affabulation, créant de toutes pièces d'autres personnages, renforce au lieu d'affaiblir. Ainsi se trouve reconstituée une fresque vivante d'une des principales étapes des revendications politiques, sociales et économiques des Canadiens (tel était leur nom, qui leur a été usurpé). Pour étayer cette reconstitution, le romancier utilise des documents écrits conservés par les archives ou des déclarations verbales transmises par la tradition. S'il a puisé dans des ouvrages antérieurs, tel cet épisode de colonisation des Bois-Francs, inspiré librement du *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, il plonge aussi dans la chronique vécue et la géographie du «cœur du Québec». L'ensemble de ces moyens confère à son ouvrage une note de vérité des plus justes. Caron n'affiche pas de pédanterie mais frôle, à de rares endroits, un certain didactisme.

Un roman national

On s'étonne de ce que le romancier ait pris pour symbole des revendications des Canadiens un être aussi pondéré, aussi calme et aussi peu conscientisé que le colon Hyacinthe Bellerose. Pourtant, on lui donne raison quand on se rend compte que les injustices et les malheurs qui assaillent le

Louis Caron Le canard de bois Les fils de la liberté



roman / Boréal Express

héros sont les reflets de ceux de la collectivité. Parce qu'il porte, «au plus profond de [lui], le goût de la vie» (p. 47), il s'engage progressivement dans un processus de dénonciation tranquille, puis de plus en plus turbulente, des injustices faites aux Canadiens par les conquérants anglais. C'est par là surtout que le récit devient le roman national des Canadiens français, en ce qu'il est l'image fidèle de leur cheminement historique. Pour y demeurer fidèle, Caron fait appel à son objectivité et présente également les arguments des Anglais, qui estiment avoir permis, avec une libéralité toute généreuse, l'usage du français et le libre exercice du culte catholique. La révolte d'Hyacinthe, d'abord larvée, s'étale bientôt au grand jour, surtout lorsque, rentré dans son village de Port Saint-François, il tente de refaire sa vie honorablement mais qu'il se bute à l'hostilité de son père, du curé Mailloux, du notaire Plessis, des notables anglais, du seigneur de Nicolet, du cordonnier François, et qu'il devient le concubin de la métisse Marie-Moitié, qui prend soin de Tim, le petit Irlandais que lui et sa femme avaient adopté. Sa révolte se traduit par un engagement social plus que politique, même s'il est compromis dans les menées et les complots des Frères chas-seurs: «Oui, je suis un révolté. Mais je ne suis pas révolté contre les Anglais. Je suis révolté contre la haine, contre la misère, contre l'autorité qui abuse, contre la bêtise. Et je sais que l'injustice sera toujours l'injustice, en français comme en anglais» (p. 320). L'exil en Australie, tel sera le prix de son engagement et de sa dénonciation.

Cent ans d'injustices!

Parallèlement à ce récit se déroule un récit second, en contrepoint, pourrait-on dire, qui confirme le caractère national (et non pas nationaliste) qui se dégage nettement du roman. Un descendant de la quatrième génération, Bruno Bellerose, 15 ans, apprenti bûcheron «sur la concession des McBride», s'interroge sur le fait que, en 1935 (cent ans après le début du récit premier), le pouvoir économique se trouve aux mains des Anglais: «Vous trouvez pas que c'est le monde à l'envers? Le bois qu'on coupe, c'est le bois qui pousse sur la terre des Canadiens-Français [sic]. La rivière sur laquelle on le fait flotter est à nous aussi. C'est des mains de Canadiens-Français qui tiennent les gaffes et les crochets pour manœuvrer les billots, des têtes de Canadiens-Français qui trouvent moyen de réparer les machines avec des bouts de fil de fer en attendant que les morceaux cassés soient remplacés. Tout ça en français. Sauf pour demander le salaire, à la fin de la semaine. Parce que le contremaître est anglais» (p. 178). Quand il rentre à la maison pour assister aux derniers moments de son père, celui-ci lui transmet un héritage symbolique: le canard de bois que, dans ses moments de loisir, Hyacinthe Bellerose, «le père de [son] grand-père», avait sculpté. Bruno sera-t-il appelé à subir les mêmes injustices, à endurer les mêmes tracasseries que son ancêtre, dont le canard semblait représenter la destinée malheureuse?

Un conteur hors pair

Le talent de conteur de Louis Caron, qui s'est affirmé dans ses deux premiers romans et dans la série télévisée «les Fils de la liberté», se confirme magistralement dans *le Canard de bois*. Ce qui nous conduit à cette conclusion, c'est, selon le cas, la sympathie naturelle ou l'aversion spontanée que le lecteur éprouve devant les faits, les gestes, les paroles des personnages. Le récit est en quelque sorte piégé, car la révolte que devraient éprouver les personnages, c'est le lecteur qui l'éprouve, devant l'impassibilité apparente du conteur. Il assume ainsi les émotions personnelles du héros collectif, les réactions viscérales du Canadien, que des faveurs occasionnelles ne réussissent pas à endormir. La fermeté de l'écriture, la plénitude du style amènent le lecteur à se compromettre en empruntant à son tour la voie tracée par le destin mais en lui imposant les redressements indispensables.

Gilles DORION

Louis CARON, *Le canard de bois*, Boréal/Express, Montréal, 1981, 327 p. (12,95 \$).